

Houde, Roland, *Histoire et philosophie au Québec. Anarchéologie du savoir historique*, Trois-Rivières, Bien Public, 1979.

Robert Hébert

Volume 7, numéro 1, avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, R. (1980). Houde, Roland, *Histoire et philosophie au Québec. Anarchéologie du savoir historique*, Trois-Rivières, Bien Public, 1979. *Philosophiques*, 7(1), 93–100. <https://doi.org/10.7202/203134ar>

HOUDE, Roland, *Histoire et philosophie au Québec. Anarchéologie du savoir historique*, Trois-Rivières, Bien Public, 1979.

par Robert Hébert

Disons-le tout de suite de façon claire, afin que rien de ce qui sera dit ne soit national-banalisé du revers de la main : ce livre de Roland Houde, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, est un coup de force étonnant à l'intérieur de la communauté philosophique québécoise, coup de force qui se révélera lorsque chacun, en toute liberté non pas de cause mais de réjouissance, entreprendra de *penser vraiment* ce coup de force. Sommes-nous prêts ? Est-ce trop demander ? Cela tient sans doute à la personnalité apparemment *trickster* qui le signe, au sujet épineux qui reste encore dans l'ombre et que nous approchons toujours dans une rhétorique du cauchemar, peut-être même au lieu d'édition, — entre le cosmopolitisme distant de Montréal et le fonctionnariat de la Vieille Capitale, les effervescences fin XIX^e siècle de la région ?

Mon propos est simple : présenter l'originalité du livre, décrire et ajouter rapidement aux problématiques qu'il pose, enfin penser (à mes risques et désirs !) ce qu'une anarchéologie du savoir historique permet aujourd'hui pour notre présent ; autrement dit, en quoi elle est libérante.

Histoire et philosophie au Québec est donc un livre borgésien, plein de ruses signifiantes, offertes et camouflées à la fois, Plaisir des renvois, des notes en bas de page, plaisir des italiques, plaisir des parenthèses : dédicace, épigraphes, exergue, préface . . . , épilogue, hors-textes, index, table des matières. Manière de faire un livre qui correspond à la manière-Houde de lire et de porter attention aux textes. Visant surtout à exposer « le lexique des topiques qui nous importent et qui nous retournent à notre temps et espace préliminaires

par rétrogradation accélérée », un vrai livre qui ne camoufle pas en fait sa vérité de livre. Cependant, il risque par le fait même de passer inaperçu, de n'être pas saisi alors même qu'il serait lu à la sauvette ou lu en cachette comme les fleurs du mal de son propre inconscient. J'y vois trois zones de méprise possibles. Il ne consiste pas en un recueil d'articles de Roland Houde ; il ne permet donc pas de saisir immédiatement le style, l'ampleur d'un cheminement. Pourtant sont là résumés, — par diverses circonstances, bibliophilie, *canadiana*, — vingt ans d'un travail actif sur la question, *d'une fidélité et d'une constance uniques* dans l'histoire de la communauté philosophique québécoise. Il ne se présente pas non plus comme une contribution épistémologique à un problème précis en historiographie. Non des thèses. Pourtant le sous-titre est fondamental et à lui seul engendre un questionnement théorique qui, poussé jusqu'au bout, demanderait de revoir une discipline entière : l'histoire. Enfin, il n'est pas une simple anthologie de textes québécois, mais bien une prise de position guerroyante (injuste à certains égards — mais qui maintient une mesure de justice dans ce qui s'appelle une escalade ?) par rapport à certains *lieux communs québécois*. Et ce sont des textes et des signatures d'autrui qui y sont exposés. Seraient-ils plusieurs, en-revenants de *notre* « passé », avec des traces de combats que nous n'aurions pas su percevoir ?

Comment saisir ce livre ? Autrement dit, expérience rare au Québec où nous préférons souvent partir d'une grille de lecture théorisée, sanctionnée, le lecteur est confronté avec *une méthode qui s'invente elle-même* sans jamais se figer dans une théorisation hâtive (elle s'en moque), qui oblige à sa loi sans jamais obliger une interprétation, puisqu'elle joue sur une prolifération de rapports entre textes/contextes entre eux multiples, « biblio-tableaux ». Nouvel effort de compréhension à faire : cette méthode ne pouvait s'initier autrement. Essentiellement réactive, en deçà et (j'insiste) au delà polémique qui cherche à placer une autre voix, un travail, d'autres options comme si, occupée à mettre en place la richesse de ses informations, elle n'était pas arrivée en son temps (l'herbe sous les pieds coupée), ou comme si elle impliquait une *telle* solitude, liée à l'ampleur même de ce qu'elle découvrirait. On

comprend dès lors que cette méthode fasse appel aux commentaires juxtalinéaires, « juxtalivresques jusqu'à l'ivresse ». Toute guerre indique son sacré. L'espace historiographique ouvert par le travail de Roland Houde se définit négativement contre les « trois pièges inhérents à toute volonté théorétique : a) subir son histoire, b) emprunter son langage et c) déborder son domaine ». Il suffit d'inscrire inhérents à cet espace les effets positifs de ce même travail méthodique, ivresse méthodique. Ce que je nommerai ainsi : agir sur sa propre histoire en montrant qu'elle est depuis longtemps en action (*wirklich*), inventer son langage en assumant une fois pour toutes (comme partout ailleurs) la noblesse de ses idiosyncrasies, s'en tenir à une sorte de pragmatisme ironique du détail pour permettre au même moment tous les autres domaines (situés) de la recherche.

Après une rétrospective sur le sens et l'origine de son parcours, Roland Houde divise son livre en trois parties : documentation historique (sources), appendices (problématiques) et textes.

Première partie : *commentaires sur des sources de documentation présentées par références bibliographiques*. Ces commentaires cherchent surtout à dégager le contexte de ces sources. Pour comparaison, les textes édités et/ou commentés par Yvan Lamonde (*Historiographie de la philosophie au Québec 1853-1971*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972) et commentés dans *Histoire et philosophie au Québec* sont les suivants : Pâquet, Papillon, Bastien, French et Brault. Roland Houde ajoute huit sources : Roy (1935) sur l'histoire du thomisme au Canada ; Senécal (1935) sur l'enseignement routinier de la philosophie dans les collèges classiques ; Cauchy (1968, re-publié dans la 3^e partie) ; Régis (1973) sur la décléricalisation ; Forest (présenté par Lamonde et Lacroix, 1976) sur les débuts de la philosophie universitaire à Montréal ; enfin, pour des raisons belliqueuses mais pour lui signifiantes, Lacharité (1970) sur l'enseignement de la philosophie en sa rupture 1968-1970, et Brodeur (1975) sur l'insertion sociale de la philosophie ; analyse-décodage de modèles et nécessité de dédramatiser la question, textes par ailleurs importants parce qu'ils enregistrent dans un certain

discours une polarisation institutionnelle (Université du Québec), qui est toujours somme toute active et qui fut l'événement de la décennie. À cela, l'on devrait ajouter, ce me semble, les deux tomes entiers des *Matériaux pour l'histoire des institutions universitaires au Québec* (Cahiers de l'Institut supérieur des sciences humaines), Québec, Université Laval, 1976. Ne serait-ce que pour découvrir, en plus, les travaux de Marcel Fournier : « Histoire de la philosophie au Québec et intérêts sociaux des philosophes », t. 2, p. 46-56 ; poursuivre avec « les conflits de discipline : philosophie et sciences sociales au Québec 1920-1960 », dans *Philosophie au Québec*, Montréal-Paris-Tournai, Bellarmin-Desclée, 1976, et récemment *Communisme et anticommunisme au Québec (1920-1950)*, Laval, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979.

Deuxième partie : *mise en place de problématiques* (à une exception près, courtes et elliptiques), *connectées à des références bibliographiques* : notion de liberté académique, organisation et difficultés singulières de la philosophie universitaire à ses débuts, perceptions d'ici de la philosophie d'ici, nationalité et philosophie dans sa dimension historique, figures (thomistes ou non) de l'apostolat social catholique au 19^e siècle, enfin, — dépassant les problèmes de périodisation et le fantasme de rigueur orthographique (comme le â de Paquet), — la constitution des lieux communs québécois en historiographie et la question d'une option fondamentale engagée. *Qui fait quelle histoire dans quel intérêt ?* On le voit, ces problématiques, pour la plupart, invitent à penser une *archéologie de l'académisme québécois*. Figures concrètes (cléricales, bureaucratiques . . .), dédoublements et complexité paranoïaque, méconnaissances, lorsque seul il garantit le lieu d'origine des décisions et des discours savants dans une société qui se perçoit et veut se percevoir en moment d'acculturation. À cette liste et dans cette foulée, nous attendons avec hâte une intervention houdienne sur, par exemple, « subventionnisme étatique et transmission des idées philosophiques au Québec » ou « politiques gouvernementales étrangères et conditions institutionnelles du rayonnement des intellectuels étrangers ».

Troisième partie : *anthologie de textes (sans commentaires)*, *avec courte présentation d'auteur*. Or, c'est ici que l'originalité et

la force de la méthode anarchéologique prennent une dimension étonnante ; le choix est précis, même s'il n'apporte pas avec lui ses possibilités théoriques. Dispersés un peu au hasard, je grouperais ces textes en trois lieux de signes. *Groupe a* : signes périphériques, deux textes magistraux, immenses, profondément engagés : Kirouac, *alias* Marie-Victorin (1925), qui dénonce les « endormeurs d'énergies et de talents », « criminel tour de force » des maîtres, qui, à l'intérieur de sa pratique scientifique et d'une conscience nationale virulente, montrent la nécessité de briser toutes les chaînes qui lient le pays ; Dumont (1959), qui propose une historiographie de la liberté à partir d'un inventaire réel et réfléchi (syndicalisme, associations, courants socialistes et démocratiques . . .). Texte différent de celui (1969) choisi par Lamonde, — texte administratif qui répondait davantage à la panique des professeurs de philosophie au collégial, — qui, archéologiquement, fait le pont avec sa dernière intervention dans *Philosophie au Québec* : « Le projet d'une histoire de la pensée québécoise », *op. cit.*, p. 23-48 ; à quoi il faut accoler la réaction analytique et extrêmement vigoureuse de Jean-Paul Brodeur : « À propos d'une question de Fernand Dumont », *ibid.*, p. 49-72. *Groupe b* : signes locaux, internes aux diverses institutions philosophiques québécoises. Où l'on pourrait vérifier et transformer les intuitions de Leo Strauss dans *Persecution and the Art of Writing*, Glencoe, Free Press, 1952 ; la prudence et l'allusion comme manière d'écrire. L'avocat Perrault (1930) sur le contexte du combat laïc — sortir la philosophie des chaires d'enseignement ; Péghaire (1942) sur l'importation *select* des philosophes étrangers, sur le style réfutationnel, sur le contexte des congrégations, ordres ecclésiastiques différents ; Cauchy (1968), vaste panorama de l'histoire de la philosophie au Québec, qui cherche à donner un sens terminal en termes d'attitude autonome : « filtrer et réinterpréter les influences provenant de l'extérieur en fonction de notre passé ». *Groupe c* : signes de contiguïté entre philosophie et littérature. Contiguïté de réflexion et/ou de réflexes de rupture à l'intérieur de l'univers philosophique. Thériault (1959) sur la nécessité d'un outil philosophique : « l'auto-interrogation, l'inquiétude des philosophes comme des philosophants obliquera vers une fin qui sera devenu bien

précise. » Brault (1963) sur la précession de la poésie-littérature quant à la question du pays et l'« effort de nomination » commun. Autrement Aquin (1947) et Duguay, *alias* Yaugud (1962), incandescents, présents dans cette anthologie pour avoir été un jour fascinés par la philosophie. Comme d'autres (Préfontaine, Chamberland). Or, ce groupe couvre une dimension *extrêmement pertinente* du point de vue historiographique : celle du travail (souterrain ?) de la littérature qui, dans la démission des élites savantes et en dehors des institutions philosophiques, a revendiqué, a obligé les philosophants à penser leur rapport à un pays et à une culture vivante. Sans doute y aurait-il une évolution à marquer. Années 1960 : stabilité d'un lexique, enracinement et géomorphismes, catégories anthropologiques. Années 1970 : rupture occasionnée d'une double manière : d'une part, l'importation et la circulation de disciplines essentiellement sémio-logicisantes (linguistique, psychanalyse, économie politique . . .) au lieu même de l'écriture ; d'autre part, les bouillonnements américains de la contre-culture. Je rêve d'une anthologie des sources philosophiques de la littérature vivante, sorte de montage-*rock* de lectures, un peu comme le livre cordial de Patrick Straram (*Questionnement socra/critique*, Montréal, L'Aurore, 1974). Interroger ce plaisir obscène de citer plein de noms propres, de rendre hommage, plaisir québécois des *alias* et des surnoms. Cette dimension de travail sur la contiguïté philosophie-littérature pourrait mener à certaines évidences qu'il n'est pas inopportun d'enregistrer. Premièrement, reconnaître que les circuits de l'espace littéraire (personnages, idées, techniques repérables) ne sont pas aléatoires ; comme en philosophie au Québec. Deuxièmement, comprendre et évaluer les transformations actives, les traductions qui s'y opèrent : vitesse, immédiateté, « engagement ». Troisièmement, découvrir, dans cette précession de la littérature sur la philosophie, dans le rapport circonstances-incandescences d'une langue, un trait qui marque l'évolution de *toutes les civilisations*. Comment alors le discours philosophique peut-il ici se servir de cette impulsion fondamentale, l'universaliser ?

On voit donc à quel niveau *Histoire et philosophie au Québec* et son parcours est un coup de force : à partir d'un schéma de

base, il libère le bouillonnement d'une parole qui est (fut et sera puisqu'il est) le nôtre ; il nous force à *penser autrement* notre rapport à la philosophie au Québec, aux philosophies qui y circulent selon certaines valeurs d'usage, à l'« expérience » philosophique. Poings. Tout le travail de Roland Houde converge vers cette notion d'anarchéologie, notion nulle part explicitée mais qui devient transparente et efficace de par sa méthode « juxtalivresque jusqu'à l'ivresse ». Elle joue sur les deux plans de signification du préfixe : *an-* privatif ; repère des signes marginaux, anarchiques par rapport à une époque, à un contexte et qui du même coup mettent en cause les lieux communs d'une histoire simplifiée. S'orienter vers « ces exceptions . . . à l'intérieur ou à l'extérieur des institutions philosophiques actuelles » ; *ana-* cinématique : mouvement d'analyse des conditions réelles (documents, instruments de travail . . .) et des pratiques qui déterminent le savoir historique dans une société donnée. Faire « un modèle poly-concret d'un académisme que je croyais révolu ». Par conséquent, renversement de lieux communs qui prétendraient fonder une ère nouvelle dans la rupture d'un passé simple et qui, s'aveuglant sur la répétition des pouvoirs académiques, perpétueraient cela comme règle d'autorité. Faire silence sur le travail souterrain de toute pensée. Notre vision de l'histoire se renverse lorsque nous comprenons que nous avons souvent été libres, que toujours l'efficace fut claire — abolir *une* facette de l'*Entfremdung* ; que les signes sont là, mais que nous ne les avons pas lus (par intérêts) ; qu'il n'y a pas à fonder une pensée québécoise de par la pensée d'un manque, mais à poursuivre le libre travail de la pensée. Or paradoxalement, cela est de plus en plus difficile : le contexte institutionnel n'a changé en rien, et nous sommes de moins en moins libres des philosophies. Roland Houde apporte, montre, rit et rend digne, interpelle en patriote sans parler d'origine ou d'avenir (*fondamental* : ainsi il ne prête pas flanc au décodage de ces catégories ambiguës qu'on retrouve, par exemple, dans le discours dumontien), déculpabilise, délimite pour libérer. Sans imiter. Comme si son projet monstrueux devait aboutir à inscrire le non académique (« l'humain ») dans des lieux académiques ou à revendiquer, pour toute *praxis* philosophique québécoise, la

transparence de la vraie recherche. Vraie ? Comment est-ce énonçable ? Fermons le livre sur cette question.

Je suis reconnaissant de ce que, dans la foulée d'une anarchéologie du savoir historique au Québec, nous ne butions plus sur la cloison (culturelle) d'un pour-soi néantisé ou d'un pour-autrui un p'tit peu honteux de soi. Finies invalidité par invalidation ou survalorisation ! parlons valeur d'échange, parlons de ce qu'au Québec on a toujours *intensément et exceptionnellement* parlé. Et tout converge. Sont rendus possibles les travaux les plus archéologiques, « attentionnés » et, au même moment, dans l'axe d'une pensée québécoise qui rejoint ses extrêmes, — québécoise *uniquement* de se savoir penser en différence, — les plus grandes ontologies ou les théorétiques les plus audacieuses. Comme partout ailleurs. Au fond, il suffit d'énoncer pour nous-mêmes le lien entre le singulier et l'universel : énoncer que le discours philosophique n'est jamais déconnecté d'un territoire singulier-politisé lorsqu'il s'entreprend, énoncer que prendre soin du local, c'est découvrir les motifs institués de l'universel, se connecter à tous les lieux (situés) de la planète. Bien sûr, une telle anarchéologie ne nous délivrera pas de la solitude. Heureusement. Mais au moins saurons-nous que cette solitude n'est pas celle d'un pays imparfait (finis les conversations élitistes en sourdine, le *fatum* de l'identité-sanction !), mais *celle de toute création qui saisit sa circonstance*. Le reste ? Simple question de *véritables* stimulations. Comme partout ailleurs.

Département de Philosophie
Collège Maisonneuve